

GILBERT MEYNIER
(Université de Nancy II)

Le livre de Hocine Aït Ahmed, Mémoires d'un combattant

L'esprit d'indépendance 1942-1952, Sylvie Messinger, Paris 1983, est un témoignage important d'un des chefs historiques du 1^{er} novembre 1954, de l'une des personnalités les plus riches du nationalisme algérien. L'objet de cette communication est d'analyser l'itinéraire nationaliste de H. Aït Ahmed, et, pour l'expliquer, d'étudier les références culturelles et politique du texte, ainsi que la place tenue par les images de la Kabylie dans ses déterminations et ses engagements en relation avec un statut social au sein des relations communautaires kabyles. En premier lieu, un rappel de la nature du contentieux avec la colonisation française permettra de situer Aït Ahmed dans le mouvement général de protestation anticoloniale qui s'amplifie dans les années quarante en Algérie.

I. Le contentieux avec la colonisation française

Les dénonciations faites à l'encontre de la colonisation française ne sont guère originales. Elles pourraient être produites par tout nationaliste algérien: c'est la colonisation qui assèche les marais, mais „dans son intérêt” alors que les indigènes sont condamnés à subir, dans des phrases généralement, d'ailleurs, à l'impersonnel: „Qui s'occupait de l'environnement des indigènes?” ou: „On ne discute pas avec un peuple qui n'existe pas”. Plus que la colonisation, c'est la „grosse colonisation” qui est désignée comme le responsable de l'état de ce peuple, de la „puissance de cet Etat-colon, satellite et parasitaire” et qui entend „exploiter au maximum le pays conquis” alors que, classiquement, le mythe des „Français de France” meilleurs que ceux d'Algérie est énoncé. Comme chez maint petit Algérien, les phobies et les hantises de l'enfance sont reliées au passé violent de la conquête Française: ainsi l'évocation de Bichuh, l'animal fantastique malfaisant, qui n'est autre que le général Bugeaud.

Les marques de la sujétion coloniale paraissent, pourtant, apparemment plus faibles dans la Kabylie natale de Aït Ahmed où la présence des Français ne se remarque guère que par l'existence de quelques militaires et des agents de la commune mixte. Les antécédents de la conquête et du passé résistant du pays ne sont guère évoqués, et quand ils le sont, ce n'est pas dans la même grille de lecture qu'une histoire anticoloniale ordinaire. Il n'est fait allusion dans l'ouvrage qu'une

fois au séquestre ayant suivi l'insurrection de 1871 à propos d'un douar voisin de Dellys mais le texte insiste, plus que sur la confiscation des terres, sur les conséquences linguistiques de l'événement: les habitants kabyles de du douar sont devenus arabophones. la perte des terres a donc signifié la perte des „racines linguistiques”. Contrairement à une histoire nationaliste arabo-islamique qui accuse la colonisation française d'avoir désarabisé l'Algérie, chez Aït Ahmed, les Français ont déprécié la langue berbère et exploité l'arabe classique pour se faire des auxiliaires. Bref, „l'Algérie a été totalement dépossédé de sa personnalité, totalement déstructurée”. L'affirmation est produite sans contradiction avec la dénonciation de la faiblesse de l'oeuvre scolaire française (10% des jeunes Algériens scolarisés) en Algérie, mais sans mention non plus de l'exception constituée par les bastions kabyles de la scolarisation française. Le thème de l'école n'est pas absent de l'évocation de l'enfance, mais le fait de fréquenter l'école apparaît comme normal, non pas vraiment comme un privilège, comme un droit qu'il a fallu arracher.

Les griefs d'Aït Ahmed à l'égard de la colonisation recourent donc maintes dénonciations anticoloniales, mais pas toutes, et ils ont une spécificité marquée par la kabyllité proclamée du texte. Des traces douloureuses plus fraîches ont à coup sûr marqué le futur militant: les récits des brutalités et des sévices de la sûreté de Tizi-Duzou, la torture subie par le responsable kabyle du P.P.A. Sid Ali Halit en 1945 enclanchent la révolte, la solidarité spontanée avec les torturés et tracent l'itinéraire politique.

II. Itinéraire activiste d'un nationaliste

L'influence de proches plus âgés engagés dans le militantisme est patente: l'oncle Duzzine, tombé à Monte Cassino, militait au P.P.A. et avait refusé de répondre en 1939 à l'ordre de mobilisation: l'impôt du sang n'était pas payé de retour. Influence aussi de l'instituteur Amar Aït Hamou, en contact avec la direction clandestine du P.P.A., du responsable des scouts musulmans algériens de Miliana, Bouras, qui finit arrêté et fusillé. Toutes ces personnalités qui ont marqué Aït Ahmed sont dites être des gens plutôt rigoristes, d'extraction paysanne et „proches des masses”, à l'opposé du „clan des jeunes Turcs d'origine petite bourgeoise” ces „aventuriers” qui, d'Alger, échaffaudent des conspirations sans lendemain sans se soucier de la profonde dépolitisation de la masse sur laquelle ils plaquent des mots d'ordre parachutés.

A 17 ans, Aït Ahmed adhère au P.P.A. Il lit et diffuse le Manifeste Algérien. C'est pour lui la belle période où il fréquente le lycée de Ben Aknoun, en 1944-45, celle de „l'union sacrée de toutes les couches sociales” autour des R.M.L.. Il acquiert la haine de l'éloquence et de la rhétorique des chefs, contrastant avec la

simplicité et l'intégrité de tel militant kabyle, ancien ouvrier en France et marié avec une femme française, torturé à mort après les manifestations du 1^{er} mai 1945.

Très marqué par la répression qui suit ces manifestations, le jeune militant interrompt ses études fin mai 1945 au moment où court le fameux mot d'ordre d'insurrection générale décidé pour le 23 mai. Le récit d'Aït Ahmed n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser le flou des instructions, le bluff du mot d'ordre, l'existence d'une fantomatique armée du Sud-Algérois. Il s'active pourtant à préparer la prise de Fort National quand survient, le 22 mai, le contre-ordre d'annulation de l'insurrection. Toute cette impéritie se solde par la répression militaro-policière. C'est le choc: en Kabylie „notre équipe ne croit plus au pouvoir miraculeux d'Alger". Dès lors, „une conscience révolutionnaire s'ébauche qui ne doit pas grande chose au P.P.A. réduit au silence”.

Dans l'été 1945, Aït Ahmed devient agent de liaison entre la Kabylie et la direction d'Alger. Il s'active au boycott des élections cantonales de septembre et à celui de l'élection de la première constituante. D'Alger, il ressent surtout des rebuffades: malgré ses demandes répétées, il ne peut obtenir des machines à écrire et des ronéos. Et la rentrée de son exil de Messali est l'occasion d'une réception d'ampleur: tout ce qu'a dit jusque là le parti est supplanté par l'annonce du retour traumatisant au légalisme et de la participation, sous la dénomination de M.T.L.D., du P.P.A. aux élections législatives de novembre 1946. Le jeune militant est de ceux qui réclament un congrès du P.P.A. contre les tergiversations des cadres centraux du parti. Il leur faut du temps pour les convaincre et il leur faut accepter un mode de représentation peu démocratique pour le congrès qui s'ouvre finalement le 18 février 1947.

A ce congrès, le „district de Kabylie” fait un rapport-programme prônant un „nationalisme libérateur”, c'est-à-dire patriotique, à l'opposition de „nationalisme expansionniste”, un nationalisme „révolutionnaire” visant la destruction du système colonial et ayant recours à la lutte armée, et „démocratique dans ses moyens. C'est donc déjà le programme du populisme activiste qui est énoncé. Désigné membre du comité central et bureau politique à 21 ans, Aït Ahmed prend au sérieux la résolution de forger l'Organisation Spéciale de lutte armée clandestine. Il se documente sur l'instruction militaire, rédige une brochure de formation militante, négocie l'achat du premier poste émetteur et des premières armes. L'O.S. est théoriquement mise en place à partir de novembre 1947 mais il faut, en fait attendre le truquage des élections à l'assemblée algérienne d'avril 1948 pour que „Messali et la direction n'(aient) donc d'autre choix que de revenir à la ligne fixée par le congrès de Février 1947, c'est à dire la perspective de la lutte armée”. Dès lors responsable de l'O.S., Aït Ahmed organise des marches d'entraînement sur le terrain dans le Dahra, il se

fait l'avocat de l'activisme au comité central de Zeddine, à côté de Ben Bella et des autres membres de l'O.S..

On sent à chaque phrase du texte l'hostilité qui court contre les dirigeants du parti: l'O.S. est manifestement un enfant bâtard du P.P.A.-M.T.L.D.. Aït Ahmed, pourtant militant du P.P.A., ne dit jamais „le parti”, mais „la direction”, „le comité central” ou „le secrétaire général”, toutes instances auxquelles s'oppose le „nous” représentant le groupe activiste et, plus singulièrement, les jeunes militants kabyles. Tout révèle une idéalisation de l'O.S. des origines. On conçoit la rancœur d'Aït Ahmed d'avoir été, à la suite du „complot berbériste” mis à l'écart de la direction de l'O.S. au profit de Ben Bella. A vrai dire, le contentieux entre les deux chefs est une affaire de personne qui recouvre des visions politiques et une approche culturelle du politique différentes. Par comparaison, Aït Ahmed figure par plusieurs traits une modernité apparemment mieux assumée.

III. Aït Ahmed ou la modernité?

Le constat sur l'histoire de l'Algérie formulé par Aït Ahmed relève d'une téléologie dans laquelle les colonisateurs sont dialectiquement les instruments du changement: „Tout compte fait, si nous étions colonisés, c'est que nous étions colonisables”. Il s'agit donc, pour les Algériens, de se moderniser en devenant des êtres responsables aptes à remonter la pente. L'Algérien est condamné à réussir, c'est à dire à se soucier de sa promotion individuelle et collective, à sortir des contraintes et de l'isolement qui l'ont fait dégénérer. Déjà, dans son milieu familial, sa mère rêvait pour lui d'une carrière médicale...

La modernisation culturelle et sociale est conçue comme devant aboutir à la création du citoyen algérien et à l'établissement de la démocratie comme l'indique l'énoncé-type suivant: „Il peut y avoir culture sans démocratie mais pas l'inverse”. C'est apparemment ce qui le heurte lorsqu'il rencontre pour la première fois Messali Hadj en novembre 1946: l'exigence répétée d'un véritable congrès démocratique rencontre incompréhension et scepticisme chez le za'im. Dans l'appareil du P.P.A., comptent surtout „les affinités personnelles, amicales, voire tribales où familiales (qui) prévalaient au détriment des critères modernes d'organisation”. „On mélange tout, les sentiments, la politique, l'origine ethnique, la religion, la culture”.

A l'opposé, se situent les jeunes militants issus de Kabylie, au niveau politique élevé, aux méthodes de travail modernes ainsi que les jeunes gens de la fédération de France: „Voilà des gens qui étudiaient les problèmes, qui les analysaient, qui pensaient... (leur littérature) tranchait avec l'approximation lyrique et la confusion

idéologique de ce qu'on imprimait à Alger". S'il admire Radjeff, c'est à la fois pour son bon sens et son irrespect à l'égard de Messali. Les pratiques fascisantes de tel dirigeant l'indisposent, la conception violente en matière de sanctions le révolte alors qu'il se dit „antimilitariste de tempérament”, que la „mentalité militariste” renvoie à une „morgue de superman en vase clos qui rêve de „libérer” les multitudes malgré elles”. Il perçoit lucidement que la répression antiberbériste est surtout révélatrice des pratiques de pouvoir d'une bureaucratie centralisée omnipotente et il ressent les purges comme un „diktat des chefs écartant l'ancienne équipe dirigeante de Kabylie”. Ressort du texte l'idée que la conscience individuelle, la solidarité sociale et l'humilité sont des préalables obligés de la démocratie.

L'école française lui apparaît sans fausses hontes „une école de rationalisme” qui „nourrissait notre désir d'émancipation”. Il rend hommage à son directeur d'école, M. Thomé, „humaniste, enseignant aussi dévoué que compétent” et à l'ensemble de ses instituteurs qu'il compare avantageusement aux enseignants de l'Algérie indépendante qui „martèlent des slogans insensés”. On l'a dit, le milieu familial d'Aït Ahmed l'avait préparé à cet accueil favorable. Ses parents l'ont fait émigrer à six ans (p. 11) ou à dix ans (p. 14) „pour (le) rapprocher de l'école française” et à la seule râclée qu'il se souvienne de la part de son père lui fut administré pour avoir fait l'école buissonnière.

Plus largement, le texte d'Aït Ahmed témoigne d'une réelle ouverture d'esprit. Pendant ses études secondaires, ses amis juifs sont nombreux; il se lie à des condisciples polonais réfugiés patriotes tout en apprenant des chansons de marche allemandes, ce qui ne l'empêche pas de vouer une grande sympathie aux troupes américaines. En 1943, le fait de cotoyer des jeunes filles dans une classe mixte lui paraît de nature à favoriser et l'émulation et la galanterie. Il s'oppose vivement à un Ben Bella ayant reproché à Belaïd Aït Medri d'avoir été éduqué chez les pères blancs. Et, s'en étonnera-t-on, toutes les références culturelles et politiques du texte sont européennes ou américaines.

Les acteurs politiques algériens qu'il fréquente sont fréquemment l'objet de comparaison avec tels types européens (Basques, Napolitains...) et surtout avec d'autres acteurs du monde politique occidental ou du cinéma. Spectateur attentif de la vie politique française, il voit en Hocine Lahouel un Jacques Duclos à l'algérienne. Cinéphile enthousiaste, admirateur de Laurence Olivier et de Joan Fontaine, il voit en Sid Ali Halit, „Paul Meurice en action” tel autre aîné en militantisme, c'est „Dany Kaye en plus rouquin”; Messali Hadj, c'est „Orson Welles en terre d'Islam”, etc...

Analyste de la société algérienne, il constate, en puisant chez Marx, qu'on n'y trouve pas de bourgeoisie et pas de prolétariat. Il signale à une reprise, sans insister, qu'il a lu des morceaux choisis de Marx et Engels mais son intérêt va davantage à l'action politique, et pas forcément dans une grille marxiste: s'il se réfère occasionnellement au comportement de Lénine face aux élections à la deuxième Douma pour illustrer le retour au légalisme du P.P.A., il cite plus volontiers et fréquemment des antécédents nationalistes et européens. Eamon de Valera et la pratique du filibustering au parlement de Westminster le fascinent et, dans ses lectures, on compte à l'en croire nombre de livres sur la guérilla d'Irlande. Les nombreuses allusions à ses lectures témoignent d'une réelle culture, plus historique que philosophique. On cherche vainement dans le texte des références historiques à des héros positifs arabes ou musulmans, sauf à considérer Hannibal, auquel il rend hommage, comme un compatriote antique. Mais il juge bon de faire savoir au lecteur que, à son premier bâchet, il a choisi un sujet sur Rousseau. A l'évidence, Aït Ahmed n'ignore pas l'histoire du monde musulman. Mais il n'en parle jamais: clin d'oeil au lecteur kabyle avide de culture originelle? mépris inconscient pour une civilisation qui a dégénéré et qu'il apprécie à l'aune de sa dégénérescence?

Le fait est qu'il n'entrevoit pour l'Algérie d'évolution que dans la sécularisation. Il avertit bien que „nous ne sommes pas contre l'Islam” mais „nous nous opposons à la démagogie religieuse en tant que facteur d'éducation politique”. D'où sa méfiance contre les arabisants parachutés par Messali au P.P.A., comme ce cheikh Saïd Zahiri dont le za'im s'enticha un temps ou encore l'ancien professeur d'arabe du jeune militant, si Hamza Boubakeur, le futur recteur de la mosquée de Paris dont il fut sidéré que la direction du parti eût envisagé de recruter pour diriger la revue Essalam. Toutes les fois que sont évoqués des arabisants, ils sont connotés négativement pour leur recours facile à l'argumentation religieuse arabo-islamique. L'exception qui confirme la règle: „Hamed Rouabhya... tranchait sur les arabisants que j'ai pu connaître, non seulement pas son dynamisme et son ouverture d'esprit, mais aussi par sa simplicité et sa jovialité”. On imagine aisément à quoi devaient ressembler les autres... Sur le plan politique, l'association des Ulamas est dédaigneusement ramenée au rang de „dévote alliée” des modérés de l'U.D.M.A. et, dans son propre parti, il exècre „les dirigeants... retranchés derrière les slogans sonores d'unité, d'arabisme, d'islam, de révolution”. Ces phraseurs ne sont pas sérieux. Ils sont aux antipodes de l'esprit positif et de l'efficacité qu'il révère.

Ainsi, Aït Ahmed, tout antimilitariste qu'il se déclare, apprécie l'efficacité militaire bien conduite dès lors qu'elle sert le dessein politique, dès lors qu'elle se borne à être instrument: il lit Clausewitz et il confesse son désir secret d'avoir envisagé de préparer Saint Cyr. Tout ce qui connote le sérieux, l'ardeur au travail,

le goût de l'organisation, l'hostilité instinctive aux mots d'ordre expéditifs, le sens des responsabilités, le flegme, est analysé positivement: c'est ce qui vaut par exemple à Mohammed Belouizdad ses „manières raffinées d'aristocrate” malgré ses origines plébéiennes. Généralement, c'est plutôt parmi les jeunes qu'on rencontre toutes ces qualités: ils se laissent moins absorber par des problèmes accessoires que les bonzes du bureau politique friands de „problèmes futiles”, de „verbiage” et d'„atmosphère orientale” et qui ne savent pas arriver à l'heure aux réunions.

En prenant en mains l'O.S., Aït Ahmed définit les critères de recrutement des militants: le militantisme, le courage, l'intelligence, la discrétion. Un leitmotiv: „Il fallait du concret pour être pris au sérieux”. C'est dans cet esprit qu'il rédige la „brochure de formation militante” des membres de l'O.S.

Hocine Aït Ahmed: la modernité faite homme? Le jugement de l'historien ne peut être aussi péremptoire. C'est que cette modernité se ressource à des éléments ancestraux, réels ou reconstruits, qui doivent à une kabyllité hautement proclamée et l'esprit communautaire.

IV. Kabyllité et esprit communautaire

Manifestement, le sérieux et la raison sont toujours connotés par la kabyllité contre les mots d'ordre hâtifs du bureau d'Alger. Contrairement aux directives, en Haute Kabylie, c'est „sans recours aux pistolets” qu'est fait le boycott des élections au conseil général de septembre 1945. Le parti n'existerait d'ailleurs pratiquement pas sans la Kabylie, „bastion fédérateur des forces révolutionnaires”. L'assertion comporte une certaine part de réalité, même si l'exagération est à souligner lorsque Aït Ahmed soutient que „jusqu'à la création du M.T.L.D..., la Kabylie comptait plus de militants que la totalité des autres régions d'Algérie”. La Kabylie est vue comme un „bled siba” permanent, un bastion de la dissidence, une métaphore de l'esprit d'indépendance.

Le texte de Aït Ahmed énonce une logique régionale de l'organisation du parti qui se heurte au centralisme algérois, lequel a effectivement la hantise du régionalisme kabyle. L'argument est qu'il faut laisser les Kabyles s'occuper d'eux-mêmes pour le plus grand bien de l'Algérie. Au congrès du P.P.A. de février 1947, H. Aït Ahmed reproche aux différentes motions présentées de ne pas définir ce qu'elles entendent par la „nation algérienne”: le flou renvoyant à l'arabo-islamisme semitacite permet en effet de faire l'économie d'une analyse des composants de ladite nation.

Par extension, les qualités kabyles sont attribuées aux Berbères autres que kabyles. Aït Ahmed ne manque pas de souligner les rencontres et les effets de reconnaissance berbère entre Kabyles et Rifains. Et d'affirmer sans rire que tel militant oranais „est discret, nullement vantard, ce qu'il doit certainement à ses origines rifaines". S'il célèbre tant la beauté du Dahra dans lequel il organise des exercices d'entraînement militaire, c'est qu'il le ressent comme un morceau de l'Atlas, comme la Kabylie: par une série de dédoublements métonymiques, la Kabylie a finalement les qualités et l'ambition de quasiment représenter l'Algérie entière. Pour Aït Ahmed, tel militant – Khelifati- „est le porte-parole de la langue berbère donc un véritable patriote algérien". On comprend donc pourquoi il est insupportable que le parti soit dirigé par des dirigeants hargneux hostiles aux Kabyles. Ce faisant, ils sont de mauvais patriotes, d'imparfaits Algériens.

La kabyllité hautement proclamée est liée à l'exaltation des valeurs de la communauté. L'esprit communautaire et l'ecclésiastité qui préside aux destinées des villages kabyles ne sont jamais connotés négativement, au contraire. Toutes les fois qu'il est question des Kabyles, des jeunes militants, des combattants de l'O.S., la première personne du pluriel s'impose: le „nous" est toujours positif et il est communautaire. Si le soufisme est révééré c'est qu'il est un des éléments du „refus du dessèchement de la vitalité sociale et spirituelle de la communauté". H. Aït Ahmed a été scolarisé à l'école coranique: il le dit sans aucun commentaire en notant simplement qu'il s'agissait là d'une obligation inscrite dans les qanûn(s) de Tiferdout. Il reconnaît bien incidemment qu'une „gérontocratie" impose ses modèles mais il les élude en transfigurant ces données de pouvoir et en exaltant la „vraie école" de la vie: ce sont les copains, les groupes, les clans, c'est la camaraderie, la solidarité chaleureuse, qui est l'apprentissage de la démocratie. Le devoir de réussite qu'il assigne aux Algériens mêle l'individuel et le communautaire: il faut „réussir pour soi, pour sa famille, pour son village".

C'est dans la djemaa berbère que „la démocratie noue ses premiers rapports dialectiques avec la culture", l'impératif étant de ne jamais „séparer nos intérêts personnels des intérêts de la communauté". C'est normalement à une réunion de notables de la djemaa de Bou Abderrahman aux Beni Ouacif qu'est confié le mot d'ordre – ultérieurement rapporté – d'insurrection du 23 mai 1945 et il est probable que ce fut la caution, non sans réticences, du père de H. Aït Ahmed, qui aida à sa prudente approbation.

C'est sans hésitation que, à la fin du texte, l'auteur se reconnaît en fait comme un „continuateur de la tradition". Mais il s'agit d'une tradition investie par la modernité. Or la modernité a bien fait irruption en Algérie dans le sillage de la colonisa-

tion française. Et c'est paradoxalement parce qu'il réagit comme un Français que H. Aït Ahmed insuffle aux structures sociales et idéologiques kabyles une modernité lui permettant de les célébrer.

Le risque de contradiction entre la modernité et les valeurs de la communauté est résolu par le postulat selon lequel „le meilleur moyen de triompher des structures sociales et mentales conservatrices, ce n'est pas de les affronter en duel oratoire mais de les envelopper dans le mouvement ascendant de la participation fervente et responsable”. Donc, ce qu'il faut, c'est de „puiser dans les valeurs traditionnelles pour élever le niveau de conscience et d'intelligence politique des militants”, comme le prouve l'énoncé type concernant un militant: „la vie communautaire en avait fait un sage”. Pratiquement pas d'allusion aux femmes dans le texte si ce n'est pour mentionner – avec pudeur – sa mère et sa fiancée. A une seule occasion, la femme en soi est célébrée, mais c'est comme gardienne de la tradition, comme résistante.

La référence kabyle et l'esprit communautaire sont enfin liés à une célébration des vertus spontanées du peuple et de la ruralité.

V. Le populisme d'un grand chf kabyle

Dans le récit fait à la première personne, H. Aït Ahmed se définit d'emblée comme „un petit montagnard de Haute Kabylie”. A l'en croire, il aurait connu la vie dure, le froid, la faim, et aurait réussi „l'examen de survie” grâce à la chance. Il marchait pieds nus, aimait la vie saine des montagnes, et cette enfance montagnarde lui aurait ultérieurement permis de supporter les épreuves. Vraisemblablement, dans cet autoportrait entre une part de reconstruction qui contraste, on le verra, relativement, avec le statut réel de la famille. Il y a en lui, dans le ressentiment contre les cadres algérois du parti, la figure d'un rural pur confronté à la ville impure et, inversement, les cadres algérois ne se gênent pas pour lui envoyer à la figure: „Retourne donc dans ta zaouia!”

La pureté rurale est liée à une célébration des vertus spontanées du peuple. A Alger, H. Aït Ahmed se sent plus proche du groupe de Belcourt – d'origine plébéienne, sérieux, fraternel, populiste activiste – que du groupe de la Casbah – plus instruit, davantage „jeune Turc”, phraseur et donneur de leçons. Il dit compter „sur le génie populaire pour produire et développer la lutte”, sur le „nationalisme des masses, un nationalisme ancré dans le terroir, (qui) bouscule...la stratégie des partis” et il n'a que mépris pour les „notables du M.T.L.D. que l'opportunisme électoraliste a fait surgir comme des champignons”. Ces notables mettant le nez dans ses affaires kabyles sont des importuns incompetents: en 1945, „la pénétration rurale par des ruraux pouvait seule permettre de sortir du creux de la vague”.

Ayant constaté l'absence de bourgeoisie en Algérie, H. Aït Ahmed assigne la prééminence au "patriotisme rural et à la longue résistance paysanne,,.

Or, au sein de cette ruralité-kabylité, il n'est pas n'importe qui. Le texte n'y insiste guère, mais il faut rappeler qu'il est le petit-fils du grand chaykh Mohand El Hocine, c'est à dire qu'il appartient à l'une des plus hautes lignées maraboutiques de Kabylie. Il y a donc identification avec la Kabylie parce qu'elle est ressentie comme étant son bastion naturel, la maîtrise de ce bastion le qualifiant pour ambitionner des pouvoirs plus larges, mais le texte doit prouver à chaque détour de phrase la suridentification à la Kabylie alors que l'ascendance de la lignée est vraisemblablement d'origine arabe, et que Aït Ahmed maîtrise fort bien l'arabe classique. Son père a été nommé en 1939 caïd des Beni Ouacif (cela n'est signalé qu'en note infrapaginale) et il a accepté le poste, seulement, nous dit-il, dans l'intérêt des populations de la circonscription. Dans la famille, les visiteurs sont de la même trempe sociale: un Omar Oussedik, qui vient de partager le couscous familial, provient lui-même d'une grande famille maraboutique. Les tribunaux officiels étant pratiquement boycottés en 1945, des djemaas ad hoc de médiation offrent leurs bons offices et „dans ces assemblées, le prestige, la baraka de mon ancêtre m'aidait beaucoup”, de même que dans les taxis qui faisaient la navette entre Tizi-Ouzou et Alger, il y avait toujours une place pour lui: „Marabout oblige”, constate-t-il avec l'humour qui sied aux modestes assurés de leur supériorité.

Or cette aptitude au pouvoir des chefs naturels rencontre la bureaucratie centrale du parti où se cotoient des hommes de rien parvenus et des blancs becs prétentieux. Le choc entre la ruralité et la citadinité recouvre une rivalité dans l'encadrement du mouvement national. Si, à Belcourt, les „pauvres sont plus généreux que les riches”, c'est qu'il peut plus facilement les cotoyer – en les encadrant – qu'il ne peut contrôler les bourgeois algérois qui financent le parti, au besoin en faisant de la contre-publicité contre coca-cola, accusé de rendre impuissants les hommes qui ne courent pas ce danger en consommant la saine limonade algérienne. Il y a donc hostilité à tous les gens qui peuvent se poser en rivaux dans l'encadrement des masses et qui en sont peu dignes: la petite bourgeoisie algérienne entretient avec les masses des „rapports de récupération et de manipulation”.

H. Aït Ahmed, lui, est fier, un chef naturel. S'il reproche à la direction du parti son autoritarisme, lui-même estime que certaines choses doivent être réservées aux chefs: „La grogne reste au niveau des responsables. Les militants l'ignorent. Il n'est ni opportun ni utile de les en informer”...

Conclusion

H. Aït Ahmed construit, dans les *Mémoires d'un combattant*, l'image de l'itinéraire d'„un jeune Algérien du Peuple, patriote de sa Kabylie natale et patriote de l'Algérie, amené par la prise de conscience politique à entrer en révolution contre le colonialisme français.”

Le classicisme de l'itinéraire politique est moins ce que retiendra l'historien que la position sociale et culturelle d'un homme chez qui les espérances marginalement suscitées par le colonisateur, et jamais assumées par lui, ne laissèrent d'autre issue politique que l'activisme nationaliste pour lutter contre les dénis de justice dont il était l'objet. Mais cela non plus n'est pas vraiment spécifique. Ce qu'il y a de particulier chez Aït Ahmed, c'est le fait qu'un grand chef kabyle de haute volée était sans doute bien peu à même, à son niveau, de supporter la discrimination coloniale.

Mais il reste que, militant prestigieux, il fut constitué de plusieurs vérités entremêlées; goût pour une culture moderne, penchant pour la scolarisation de la société, mais aussi inclination marquée pour l'activisme et l'efficacité, loin des imbroglios „orientaux”, conviction, aussi, que les solidarités nationales se construiraient par translation populiste de solidarités communautaires locales investies de modernité dont la Kabylie offrait le paradigme. Ce sont toutes ces vérités plurielles que le texte de H. Aït Ahmed aide à entrevoir et qui renseignent de manière originale sur les préparatifs du 1^{er} novembre 1954, mais aussi sur les divergences entre les „chefs historiques”.